

Idylle sur la plage

M. W. Locat, l'auteur de la nouvelle suivante, est un de nos anciens collaborateurs revenus. La caractéristique de ce jeune écrivain est une pensée sérieuse, un raisonnement juste, un jugement sûr.

Le travail qu'on va lire sera divisé en trois parties. Avec la dernière, nous publierons le portrait de l'auteur. Un peu plus tard, nous ferons sa silhouette, ne le pouvant, aujourd'hui, parce que quelques autres sont sur le métier. — ANTONIO.

Le printemps ayant semé ses beautés dans la nature, abandonnait à l'été le couronnement de son œuvre. La reine des saisons, parée de fleurs, exubérante de charmes, joyeusement, prenait possession de son empire.

Fuyant l'atmosphère brûlante des villes, la classe fortunée, maîtresse des jouissances, hâtivement accourait à la campagne, et le joli village de D., en peu de jours, avait vu tripler sa population.

Situé au-dessus du golfe Saint-Laurent, orné d'une antique plantation, dont la ramure ombrageait de modestes habitations et de coquettes villas, avec les odorantes émanations de ses jardins en fleurs, les roulades harmonieuses de ses chanteurs aériens, avec ses solitudes boisées et la courtoisie de ses habitants, cet Eden offrait suffisamment d'attraits pour qu'il ne soit pas nécessaire de chercher ailleurs la cause, qui, cette année-là, avait réuni en cet endroit un noyau d'aristocrates.

Je dis aristocrates : cependant, il ne faut pas oublier que le mot semble avoir perdu de sa signification, de ses exigences. Parmi les hôtes de la plage, qui, hier encore étrangers les uns aux autres, paraissaient être aujourd'hui de vieilles connaissances, il y avait une différence de condition facile à constater.

Néanmoins, peut-être parce qu'il est partout admis que l'or supplée aux qualités de naissance, d'intelligence et de cœur, les quelques parvenus qui se trouvaient dans les rangs de la passagère colonie de D. ne parurent nullement dépourvus aux yeux de la classe select, et l'entente la plus apparemment cordiale régnait entre tous.

Bientôt ce ne furent que concerts, promenades sur l'eau, excursions aux bois, dîners champêtres, propos d'amour, œillades clandestines, etc.

L'on s'amusait à raver et il n'est pas à douter que de toutes parts l'on formait des vœux pour la continuation d'un tel bonheur.

* *

On en était à ces agréables passe-temps, lorsque la survenance d'un nouveau personnage digne d'attention entraîna la curiosité générale et répandit un certain émoi au sein de la pléiade féminine qui l'avait précédé à D...

D'où venait cet étranger ? Qui était-il ? On l'ignorait. Tout ce que l'on savait, c'est qu'il était Français, qu'un bon matin, en compagnie d'un marin de son origine (qui ne paraissait être qu'un subalterne) il était descendu d'un yacht fort élégant, sur la proue duquel on lisait ces mots, *Le Royal*, qui depuis son arrivée dans la rade taquinait ses amarres, sous la caresse des flots.

Le nouveau venu paraissait avoir atteint sa trentième année ; beau, bien fait, il était de ceux qui portent en eux un cachet d'irrésistible séduction. Une abondante chevelure noire, rejetée en arrière, laissait à découvert un front noble, qui devait abriter une intelligence d'élite. De grands yeux d'un brun pur annonçaient cette mélancolie innée, que rarement les distractions de la vie dissipent. Son teint légèrement halé dénotait une course de peu de durée sous le soleil. Une fine moustache, artistement soignée, donnait à son visage une expression des plus distinguées. Sa toilette était simple et d'un goût recherché.

Depuis son arrivée sur la plage, rarement on avait vu l'étranger en compagnie de quelqu'un. Les indiscrets qui avaient tenté de solliciter la narration d'une page de son histoire en avaient été quittes pour leurs frais d'impertinence. Cependant, il est hors de doute que le mystérieux personnage était hostile à la société.

Peut-être, en outre de sa nature mélancolique, était-il sous le coup de l'une de ces douleurs qui répandent la nuit dans l'âme, qui font rechercher la solitude, et que, parfois, un éclair de bonheur suffit à annihiler.

Tantôt l'étranger passait de longues heures sur le rivage, épiant le flot agonisant à ses pieds, tantôt, lorsque la vague entraînait en tourmente, hissant une voile, il filait vers le large, et disparaissait dans les cahots de l'onde, surgissant et disparaissant tour à tour jusqu'à ce que, lassé de la manœuvre, il réintérait la côte aux acclamations de la foule enthousiasmée de son héroïsme.

Parfois, lorsque le salon de l'hôtel Du Cap, où il était descendu, devenait désert, ce rêveur allait s'asseoir au piano et tirait de l'instrument des chants si expressifs que le mécanisme semblait animé d'un souffle de vie.

Dans de touchantes improvisations, il traduisait les impressions de son âme, passant alternativement de la plainte à la prière, des sanglots au désespoir.

Ce fut dans l'un de ces moments de sublime envolée qu'un soir, s'étant attardé au clavier, il ne perçut pas le frou-frou des jupes d'un essaim de jolies femmes galamment escortées, qui faisaient irruption dans sa retraite.

Rappelé à la réalité par les applaudissements de l'assistance, il découvrit la brillante société qui l'écoutait, ravie de son génie musical. Naturellement, comme s'il se fut trouvé en présence d'intimes amis, il souhaita à tous la bienvenue, se recommandant à la clémence de la compagnie et s'excusant de n'avoir pas su plus tôt le plaisir d'un aussi gracieux entourage.

La glace étant rompue, suivit un échange de compliments, des présentations, auxquels M. Edouard Paul, touriste français, (il avait décliné ainsi ses nom et prénom) semblait s'intéresser vivement. Cependant, après l'audition de mélodies, sonates et romances, l'heure avancée de la soirée invitant au repos, chacun dut s'en retourner, emportant, sans doute, un heureux souvenir de cette réunion imprévue.

Monsieur Paul, observateur, avait su en peu d'instants juger de la valeur intellectuelle de ses nouvelles connaissances. La douce image d'une jeune fille qu'il avait particulièrement remarquée, au salon, revenait sans cesse à sa mémoire. Son nom ?... Eglantine, tout court. Pourquoi avait-on omis son nom de famille, au cours de la présentation ? Pourtant, malgré sa timidité apparente, elle paraissait d'une supériorité incontestable. Avec quelle grâce n'avait-elle pas rendu cette belle romance : *L'Inconnu*, de Messonier ? Avec quelle subtilité d'esprit n'avait-elle pas répondu à l'hommage que notre héros avait rendu à son talent.

Analysant les souvenirs de la soirée, Monsieur Paul se rappelait que c'était lui-même qui était allé quérir la jeune fille à son siège pour la conduire au piano, alors que, précédemment, plusieurs jeunes gens avaient sollicité cet honneur des autres dames : assurément il y avait là une énigme. Le mystère appelle le mystère. Notre héros, résolu, saisit la première opportunité pour étudier le problème. Le hasard ne le fit point attendre ; dès le lendemain Monsieur Paul fut servi à souhait.

* *

Bien qu'il ne se fût écoulé que quelques minutes depuis que la cloche du réfectoire de l'hôtel Du Cap avait annoncé le dîner, lorsque Monsieur Paul se présenta à la table d'hôtes toutes les places, sauf la gauche de Mlle Eglantine, étaient engagées.

Le retardataire ne fut pas lent à découvrir sa bonne fortune, et après avoir salué ses amis d'un jour, il se plaça à côté de la jeune fille. Il en fut ainsi durant les quinze jours qui suivirent, ce qui eut pour effet d'établir une familiarité apparente, mais des plus respectueuses, entre les deux jeunes gens.

* *

Sept heures venaient de sonner lorsque le dîner prit fin. Galamment, le touriste français offrit le bras à Mlle Eglantine, l'invitant à la promenade sur une splendide terrasse qui surplombait la mer. Un peu

troubée de cet honneur, hésitante, elle accepta gentiment.

Ce fut un coup de foudre ! Mlle Eglantine au bras du bel inconnu, murmurèrent avec ironie certaines personnes, jalouses de ce que cette attention marquée ne leur avait pas été réservée.

Oh ! oh ! glapissait une énorme bouffie féminine (que nous aurions pu remarquer à la droite d'Eglantine au cours des repas), mais s'il connaissait... ah ! il saura... Et mes filles... où sont donc mes filles ?...

C'est ici le moment d'ouvrir une parenthèse, et d'expliquer brièvement le mystère qui semblait entourer Eglantine. Pourtant, en dépit des allusions grotesques que nous venons d'entendre, il n'existait pas de perfection plus pure que cette enfant. Sa beauté était un rayon céleste, son esprit un éclat de soleil, son cœur un foyer d'amour. Mais... elle était pauvre ! c'était là son crime.

La soirée était belle. Les promeneurs étant réduits un peu partout, cette circonstance rendit le moment favorable à un tête à tête.

Monsieur Paul qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, s'était approché d'Eglantine dans un but de sympathique curiosité, dut bien s'avouer à lui-même qu'une affection d'une toute autre nature s'infiltrait dans son âme, et qu'indépendamment de son intention première, le moment était venu de la lui exprimer.

— Mlle Eglantine, soupira-t-il à sa compagne, vous êtes admirable de grâce et de beauté. Soyez doublement heureuse de porter un nom qui n'est pas seulement l'emblème de la poésie, mais qui s'adapte à la pure incarnation de la déesse que j'adore en vous.

Je vous rends grâce d'autant d'amabilité, répliqua celle-ci, mais craignez, monsieur, de devenir victime d'une méprise, lorsque je vous aurai révélé ma condition sociale, que vous semblez ne pas avoir devinée. Sachez donc, à l'instant, que je ne suis qu'une pauvre orpheline, que le caprice de la fortune a poussée vers cette plage, affublée du rôle de demoiselle de compagnie. Afin de prévenir l'égarement de vos sentiments, je vous devais cet aveu sur le champ. Sans rien connaître ni de votre nom, ni de votre fortune, je les respecte ; mais l'expérience m'a démontré déjà que la beauté et la fortune réunies offrent plus d'attraits. Je vous engage... avec regret peut-être, à tourner les yeux vers une autre, plus favorisée sous ce dernier rapport, et possédant de l'or !... beaucoup d'or. Laissez, monsieur, laissez fuir l'orpheline... et dites lui... adieu !

C'en était trop. Monsieur Paul, qui avait écouté avec une vive émotion les paroles de celle qui était devenue son amie, s'emparant de l'une de ses mains, la retint doucement, au moment où elle allait se retirer.

— Eglantine, fit-il, d'une voix légèrement tremblante, l'aveu que je viens d'entendre, pénible en soi pour vous, ne saurait me porter à vous obéir. Votre profonde humilité ajoute à la captivante splendeur de votre âme, qui a fait ressusciter en moi cette vie du cœur, que je croyais à jamais éteinte avec celle qui fut ma fiancée. Mon erreur me comble d'une nouvelle illusion de félicité, que vous seule pouvez rendre réelle. Vous ne connaissez rien de mon nom, ni de ma fortune, m'avez-vous dit ? Pour vous seule sur ce continent... Mon nom... veuillez lire. Lui tendant une tablette d'ivoire armoriée, avant qu'elle eût entièrement terminé la lecture des caractères dorés qui éblouissaient son regard, il ajouta, et ma fortune... vous en connaîtrez bientôt le chiffre, si vous daignez consentir à devenir ma femme !

Comme sous une poussée électrique, Eglantine se leva, comprimant les battements de son cœur. Et s'appuyant au dossier du banc sur lequel ils avaient pris place, d'une voix aussi douce que celle de la sirène enchantant les flots, elle s'exprima ainsi :

— M. René de... M. Edouard Paul, reprit-elle vivement, pourquoi donc vous jouer ainsi de moi ? Je crois à la spontanéité de votre amour. Mais je vous le répète, ma condition ne saurait convenir aux légitimes ambitions de la vôtre. Demain, oh ! pardonnez à la cruauté de mes soupçons, demain peut-être... vous

regretteriez de grâce, r
A son to
à la jeune
vers l'hôtel
séparer éta
— Maden
inspirer sel
exprimer c
les soupçon
serments